FRC.2.10933 a

Case
FRC
17559

LA LANTERNE MAGIQUE PATRIOTIQUE;

OU

LE COUP DE GRACE DE L'ARISTOCRATIE.

PAR M. DORFEUILLE,

Acteur-Tragique.

NOUVELLE ÉDITION.

Avec des Notes curieuses.

A TOULOUSE,

Chez VIALLANES, Imprimeur-Libraire
rue St. Rome.

THE NEWBERRY LIBRARY

FRANÇAIS, c'eſt Madame Liberté !

„ L'Eſtampe eſt bien mauvaiſe, dira l'Ariſ-
„ tocratie ; oui, mais l'idée eſt bonne, dira
„ la Raiſon „.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

Aux Sociétés des Amis de la Conſtitution de Toulouſe, de Bayonne, du Saint-Eſprit près Bayonne, de Montpellier & de Gimont.

FRERES ET AMIS,

Jadis on dédioit ſes Ouvrages à des Rois ; je dédie le mien à des hommes libres.

Je ſuis,

Freres & Amis, Votre égal

DORFEUILLE, Mem[illegible]
de toutes les Soci[illegible]
ci-deſſus.

AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR de cette lanterne a éprouvé pour ſa part les petites gentilleſſes de l'*ancien régime*. Entre autres, il a été renvoyé du théâtre de Paris par Monſieur Deſpotiſme, coaliſé avec l'Ariſtocratie de la Comédie Françaiſe. Il avoit démontré en débutant dans ce pays-là, que pour bien jouer la tragédie, il faut une âme républicaine & de bonnes mœurs. On ne lui pardonna pas d'avoir eu raiſon. Ses ſuccès firent ombrage, & l'on choiſit pour l'exclurre, le lendemain du jour où le public avoit couronné ſes talens en plein théâtre, de la maniere la plus ſolemnelle & la plus éclatante. Voyez le Journal de Paris, du 7 mars 1789, & le Mercure de France du 14 du même mois, à l'article, *ſpectacles*.

Il faut avoir vu de près les ci-devant comédiens ordinaires du Roi, pour imaginer à quel point ces comédiens *ordinaires* pouſſoient la morgue & l'impertinence. Ils ont changé depuis, ſans doute, on aime à le croire, l'adverſité corrige; mais alors ils étoient inſoutenables & pour les acteurs & pour les auteurs; ils traitoient avec les acteurs de province & les débutans, comme un deſpote avec ſes ſujets; & cependant il y avoit en province nombre de comédiens qui valoient infiniment mieux qu'eux. Un *Dumège* à *Toulouſe*; un *Neuville*, un *Luville*, un *Montval*, à *Montpellier*; un *Ducroiſſy* à *Marſeille*, un *Baptiſte*, un *Garnier*, à

Rouen ; une madame *Fleury* , à Lyon ; un *Réſicour* à *Lille ;* un *Chaſel* à *Nantes ;* un *Beauval* à *Geneve* un *Sudan*, un *Aubry* , un *Joinville* dans de moindres troupes, & tant d'autres qu'il ſeroit trop long d'énumérer ici. Les comédiens, dits *comédiens de province* , ſans être généralement bons , ont conſervé cent fois plus de naturel & de ſimplicité que les comédiens ſoi-diſant du Roi ; ceux-ci, dans la tragédie ſur-tout, ſemblent montés ſur des échaſſes & déclament comme *Brébeuf* écrit.

Malgré les défauts révoltans de ces comédiens, on les citoit pour modèles ; l'habitude avoit prévalu. Nous autres Français, nous avions la faibleſſe de croire , que pour être homme d'état , il falloit habiter *Verſailles*, & que pour bien réuſſir dans les arts , il falloit vivre à *Paris* ; & par une ſuite de ces préjugés , les provinces imitatrices reſpectoient juſqu'au ſottiſes des artiſtes de la Capitale.

Nous penſons autrement aujourd'hui ; nous ſavons que la qualité premiere qui diſtingue un véritable artiſte , ce n'eſt point , ce ne peut jamais être l'imitation.

Ce ſera toujours , ce trait pur , cette faculté qui ne s'acquiert point , ce don natif qui porte le génie libre , à briſer les entraves des formes uſitées, à s'élancer hors des routes battues , à créer de nouveau , ſans perdre toutefois de vue la nature qui eſt la baſe , le principe de tous les arts ; & cette nature peut ſe méditer au pied des *Pyrénées* , comme dans la rue *Dauphine*.

AVANT-PROPOS.

AMI lecteur, (je dis ami, ſi tu es bon patriote, car ſi tu as le malheur d'être ariſtocrate, je ne te conviens pas, laiſſe-là mon livre ; *non co-utuntur judæi Samaritains*).

Ami lecteur, tu ſauras que c'eſt au ſonge ſuivant que l'auteur doit l'idée de ſa Lanterne. Il rêvoit qu'il voyoit deux Rois de france de *l'ancien régime* ſe diſputer dans l'autre monde, à qui pendant ſon régne avoit mieux mérité l'amour de ſes ſujets. C'étoit Louis XII & Louis XV. Il n'y avoit là que des courtiſans pour les juger ; ces Meſſieurs s'abſtenoient de prononcer : " Les deux Rois, diſoient-ils avoient les mêmes droits, puiſqu'ils avoient les mêmes titres ; l'un fut ſurnommé le pere du peuple, & l'autre le bien-aimé ". Les Monarques ne vouloient pas s'accorder, la querelle devenoit interminable, on en étoit aux gros mots, lorſque quelqu'un leur propoſa de s'en rapporter au ſort. Ils acceptent ; une partie de piquet va juger le différent. La table eſt dreſſée, le tapis eſt mis. Louis XII bat les cartes, mêle en honnête-homme, & donne à couper ſans tricherie. Le coup eſt égal cette fois, rien de bien déciſif juſques-là. Louis XV bat les cartes à ſon tour, & grec comme *Comus* ou M. *d'Artois*, il mêle à ſa maniere, fait ſauter la coupe & triomphe dans ſa barbe. Mais un petit inſtant, voyez l'artifice confondu par la probité. Malgré la friponnerie du bien-aimé, le jeu paſſe aux mains

du pere du peuple, il a quinte, quatorze, & le point. Louis XV eſt pic, repic, & capot ſur table, il perd partie & revanche ; & tant mieux. *La tromperie retourne toujours à ſon maître.* Que de Rois vantés pendant leur vie perdront la partie de piquet après leur mort !

On trouve chez *Viallanes*, Imprimeur-Libraire, le Code National, ou le Tableau Analytique & Chronologique de tous les Décrets de l'Aſſemblée Nationale. Le tome premier commence au premier Décret du 17 Mai 1789, juſques & inclus les Décrets de la nouvelle organiſation judiciaire. Le ſecond ſera en vente le 30 du préſent mois de Mai, les autres ſuccéderont avec rapidité.

On trouve auſſi le Chien Ariſtocrate, Brochure de 20 pages, par M. *Dorfeuille*, & la motion en faveur de *Lavigne* & *Francès* par le même Auteur. Et autres ouvrages Patriotiques.

FRC 10933

LA LANTERNE MAGIQUE DU BON PEUPLE FRANÇAIS,

LA RARETÉ MERVEILLEUSE,

LA PIECE CURIEUSE!

PAR M. DORFEUILLE,

Acteur-Tragique. (*)

Meſſieurs & Meſdames, vous allez voir, ... ce que vous allez voir.

ATTENTION.... Voyez-vous d'abord cette belle Dame avec une longue robe blanche où il n'y a pas la moindre tache? C'eſt

(*) *Cet Acteur n'eſt fixé à aucun Théâtre, il parcourt la France, & joue dans toutes les grandes Villes.*

Madame Liberté. Voyez-vous derriere elle ce vilain Monſieur qui eſt auſſi roide, auſſi empeſé qu'un ancien Conſeiller à la Cour des Aides ? C'eſt Monſieur Deſpotiſme. Voyez-vous comme ce magot s'y prend pour lui faire la cour ? Le vieux coquin l'embraſſe, mais c'eſt pour l'étouffer. Madame liberté ſe débaraſſe de ſes careſſes meurtriéres & lui détache un ſoufflet. Et voyez-vous Mademoiſelle Conſtitution qui eſt fâchée de voir ce ſapajou parler à Madame ſa mere, & qui lui adminiſtre poliment de bons coups de pied au cul ? & aye & hu & pouſſe, & va t'en, va t'en donc, Monſieur Deſpotiſme, & ſi tu ne reviens que quand j'irai te chercher, tu ne reviendras pas ſitôt.

Préſentement voici Mademoiſelle Conſtitution qui s'apprête à voyager chez tous les Peuples d'Europe. Elle ſera bien reçue, vantez-vous-en. Nous allons faire le voyage avec elle.

Commençons par la grande Bretagne.

Voyez-vous ces trois courſiers qui portent un écriteau ſur le front où vous liſez: GRANDE CHARTE ? Ils étoient impatiens du joug ces courſiers généreux, il a fallu 200 ans pour les dompter. Ils ſont attelés tous trois à la même colonne, mais ils ſont attelés & tirent

tous les trois en ſens contraire : vous voyez que la colonne ne bouge pas, qu'elle reſte immobile. Et pourquoi ? C'eſt qu'ils tirent tous trois d'égale force; mais gare qu'un des chevaux ne ſe relâche, les deux autres emporteront la colonne & tout eſt au diable. C'eſt la Conſtitution d'Angleterre.

Dans cet autre pays, voyez-vous ce grand corps politique ſi prompt dans le deſſein, ſi lent dans l'exécution ? C'eſt un Dragon qui a cent queües & qui n'a qu'une tête. Vous reconnoiſſez la confédération germanique.

Voyez-vous ces treize petits oiſeaux ſi tranquilles depuis que la flêche de Guillaume Tell a tranſpercé l'aigle qui vouloit les déchirer ? Voyez leur joli petit nid ſi haut perché & ſi ſolidement bâti que perſonne ne pourra jamais les dénicher ?

Voyez-vous dans ces marais ce gros marchand épicier ſans malice, qui confie ſon comptoir à ſon premier commis, pour aller à l'eſtaminée boire un pot de bierre, fumer une pipe & manger une tartine ? Voyez le commis qui le pille & qui finit par ſe rendre maître de la boutique ? C'eſt l'hiſtoire du Stathouder & de la hollande.

Voyez-vous ce petit Royaume, qui n'eſt qu'une grande caſerne, où le peuple entier paſſe ſa vie au corps-de-garde, là giberne au dos, & l'arme au bras ; où le Monarque ſe couche le ſabre au côté & les bottes aux jambes, où l'on fait les loix à coups de fuſil, & les héros à coups de bâton ? C'eſt la Pruſſe.

Voyez-vous le Dannemarc & la Suéde, l'un s'abandonnant ſans réſerve à ſon Roi, comme à un honnête homme, l'autre ſe défiant du ſien, comme d'un fripon ? Ces Nations ont tort toutes les deux. Il ne faut ni trop préſumer des Rois, ni trop les craindre. Il faut circonſcrire leur puiſſance, ſtatuer de bonnes loix & le code à la main, leur dire : „ Princes, voici „ la volonté générale ; régnez déſormais d'a- „ près elle & non d'après vos caprices. Nous vous „ avons lié les mains pour faire le mal, & donné „ carte blanche pour faire le bien. Ainſi nous „ ſerons plus heureux ſans contredit, ſi vous „ avez des vertus, mais nous n'aurons jamais „ à redouter vos vices. „

Voyez-vous au Nord de l'Allemagne & pas bien loin de la Ruſſie, cette aſſemblée bruyante & ſéditieuſe de légiſlateurs ariſtocrates & féodaux, qui délibérent ſur les intérêts

d'état, comme on traite un marché en pleine foire ? Voyez-vous au milieu d'eux une furie déguisée en liberum veto, qui répand sa bile & fait siffler ses serpens ? la discussion s'anime, la dispute s'enflamme, les sabres sont tirés, le sang coule ; & voilà que pendant la confusion & le désordre, trois voleurs arrivent en tapinois, & marchant à pas de loup, dans un tour de main démeublent la maison & battent aux champs. C'est le partage de la Pologne.

Voyez-vous tout auprès du pôle, ces bêtes de somme que le magicien Pierre le Grand tire de dessous la glace & la neige, & métamorphose en hommes ? Ils sont encore esclaves les pauvres gens, mais si la liberté sonne à leur porte, au premier coup de cloche, vous verrez comme chez nous, l'esclave faire place au héros.

Quittons la Russie & partons pour Rome.

Voilà-t-il pas, chemin faisant Mademoiselle Constitution qui fait une conquête au pied des Alpes? Voyez ce petit savoyard qui laisse là son grattoir & sa marmotte en vie, pour prendre la cocarde ; il tient d'une main les droits de l'homme & de l'autre un grand sabre. L'entendez-vous du haut de sa cheminée qui s'époumone à crier : liberté ! liberté ! courage,

mon petit garçon, courage, il ne faut pas s'arrêter en si beau chemin.

Passons à Rome.

Voyez-vous cette Nation libre, heureuse, & bien constituée? Voyez-vous ce Peuple esclave, misérable, & rabougri? Voyez-vous ces beaux palais de marbre, & ces colonnes d'ordre corynthien? Voyez-vous à côté cette cabane de pêcheur où pendent des guenilles qui séchent au soleil? Voyez-vous cet Athlète vigoureux qui lutte contre les trois parties du monde & qui les terrasse? Voyez-vous ce convalescent débile qu'un souffle va renverser, & qui demande quartier au premier venu? C'est l'Italie ancienne, & l'Italie moderne.

Voyez-vous cet homme si fier & si gueux, qui manie tant d'or & qui en garde si peu, qui a de si beaux terreins & qui les cultive si mal, qui se fait appeller Monseigneur & qui demande l'aumône?

Voyez vous ce tribunal éclairé qui a si souvent noyé les talens & la raison dans un cent de fagots? C'est le tribunal de l'inquisition. Voyez-vous la société des Jacobins de Toulouse qui fait une motion pour envoyer dans ce pays-là deux de ses Membres, prêcher

la tolérance ? Voyez la motion qui paſſe à l'unanimité des ſuffrages ; voyez les députés du Club qui ſe préparent à partir & qui font une proviſion d'onguent pour la brûlure.

Voyez-vous dans l'Europe, dans le Monde entier, tous ces Rois deſpotes qui dorment tranquillement ſur le bord d'un abîme, tandis que des flateurs les berçent ? Voyez-vous ce grand vieillard qui ſe rajeunit tout-à-coup, qui dépouille ſa barbe & ſes rides, qui jette ſes béquilles pour marcher droit, & qui devient ſubitement un beau garçon à la fleur de l'âge ? Tremblez, Rois de la terre ! c'eſt le droit de l'homme. Il s'endort quelquefois pour long-temps, mais il ne meurt jamais, mais ſon réveil eſt terrible, & quand il parcourt l'univers, la foudre le précéde & la mort le ſuit.

Voyez-vous ce cadavre décharné qui eſt au fond d'un mortier d'apoticaire ? Voyez-vous ces Meſſieurs couverts d'or & de fleurs de lys, un pilon à la main, & le mortier devant eux ? Ce ſont tous les Rois de France qui depuis l'établiſſement de la monarchie s'amuſent à piler le peuple Français. Il y en a bien dans le nombre quelques uns qui ne veulent pas piler. Un Charlemagne, un Louis XII,

un Henri IV, ſont là qui parlent raiſon & prêchent d'exemple ; mais on ne les écoute pas, on les traite de nigauds, & le pilon royal va toujours ſon train. Voyez-vous Monſieur Deſpotiſme, déguiſé en Miniſtre d'état ? L'entendez-vous au milieu de cette aſſemblée, impoſer ſilence aux bons Rois, & leur crier d'une voix de Stentor : à bas la cabale ! taiſez-vous, Avocats du genre humain ; ignorez-vous que les Rois ſont faits pour être pileurs & les peuples pour être pilés.

Voyez-vous ce Louis XIV, cette divinité de l'autre ſiécle, dont on a briſé l'autel dans celui-ci ? Le voyez-vous qui quitte ſon pilon & le groupe des pileurs, & qui tirant Charlemagne, Louis XII, & Henri IV par la manche, a l'air de leur chercher diſpute ? Holà, M. le Monarque, point de violence, c'étoit bon quand vous étiez Roi. Voyons, de quoi s'agit-il ? Ah, ah, vous ſoutenez à ces trois amis des hommes que vous penſez comme eux, & que vous auriez auſſi protégé de tout votre pouvoir la ſainte conſtitution ſi vous aviez eû le bonheur de vivre de ſon temps. Voilà le ſujet de votre querelle ? Eh bien, rapportez-vous en au jugement du peuple, c'eſt le grand-juge des Rois, & voici ſa ſentence : „ Le

„ Le Peuple, Meſſieurs, faiſant droit à „ votre demande, déclare qu'il vous connoît „ aſſez tous les quatre, pour croire que vous „ auriez été jaloux également tous les quatre, „ de régner ſur une Nation libre ; mais il vous „ ſuppoſe à tous les quatre des motifs bien diffé- „ rens. Charlemagne l'eût fait par juſtice, Louis „ XII par bonté, Henri IV par amour de la Na- „ tion, & vous M. Quatorze, par orgueil. Hors de „ cour & de procès ; car tel eſt notre bon plai- „ ſir. Signé, le Peuple, & plus bas, la raiſon.

„ Et vous, Charlemagne, Louis XII, Henri „ IV, paſſez, mes braves gens, paſſez dans „ une autre chambre & quittez cette canaille „ royale. Vous êtes ici en trop mauvaiſe com- „ pagnie ; on croiroit voir Socrate ou Jean-Jac- „ ques aux petites maiſons. Vivent les bons „ Rois, morbleu, & au diable les pileurs, „ le pilon & le mortier, les Louis XI, les „ Louis XIII, les Charles IX, & tous les Rois, „ qui ne ſont connus que par des chiffres ! „

Voyez-vous cette femme d'une taille impoſante & d'un maintien reſpectable, qui malgré ſon grand âge conſerve encore toute la fraîcheur de la jeuneſſe ? Citoyens, c'eſt la patrie, c'eſt la France. Depuis deux ans, elle

reſſemble comme deux gouttes d'eau à une Dame romaine ; mais comme elle a l'air triſte aujourd'hui ! elle eſt en grand deuil, & couverte du crêpe de la mort, elle ſuit à pas lents le convoi d'un nouveau Marcellus. Elle jette les hauts-cris, & pleure à chaudes larmes. Elle a bien raiſon d'être affligée ; elle vient de perdre ſon fils aîné. C'étoit un garçon qui avoit du talent & qui aimoit bien ſa mere.... eh ! ne pleurez donc pas comme cela, ma bonne dame, vous me faites pleurer auſſi..... écoutez ce que votre enfant au cercueil vous adreſſe par ma bouche : „ ma mere, ſéchez „ vos larmes :

„ Croyez-vous qu'un ſeul homme „ emporte le courage, & les deſtins de Rome ?

„ J'ai vécu pour vous, je ſuis mort entre „ vos bras ; j'ai fait ce que j'ai pu pour votre „ bonheur, d'autres acheveront la beſogne, „ & malgré ces Meſſieurs de l'Ariſtocratie, „ ſoyez tranquille, je vous le prédis ma mere, „ ça ira, ça ira, ça ira, ça ira.

Voyez-vous cette autre femme impudente, qui a des titres de nobleſſe en guiſe de cornete, les droits de jambage, de ſervage,

de culage, ſur ſon caraco, & un pied de rouge à la figure ? Elle eſt jaune comme un coing, & ſéche comme une Momie d'Egypte. Elle n'a plus que le ſouffle, elle eſt ſur les dents ; la voilà dans ſon déſeſpoir, qui prend un parti ; elle s'arme de pied en cap, monte à cheval ſur une écreviſſe, pique des deux & s'avance à rebours. C'eſt la contre-révolution !

Voyez-vous le ſieur Condé, ſon bien-aimé, ſon fils adoptif, qui court la maſcarade chez l'étranger ? Il a loué chez un fripier d'Italie l'habit de Coriolan ; il le porte, comme un Laquais porte l'habit de ſon maître. Bien déguiſé, beau maſque, on ne te reconnoîtra pas.

Voyez-vous ce grand fleuve que nos Légiſlateurs ont reſſerré dans ſon lit, & qui coulant avec majeſté, porte par-tout la fécondité & l'abondance ? Ces jours paſſés, Calonne & compagnie avoient empriſonné ſes eaux dans des marais, & le fleuve croupiſſoit au milieu des Glayeuls & des Roſeaux. Ce grand fleuve, c'eſt le tréſor public. Voyez-vous ces ſaignées qu'on lui fait, ces ruiſſeaux qu'on détourne & qui vont ſe perdre dans des égoûts ? C'eſt la liſte civile quand le pouvoir exécutif à la foi-

bleſſé de ſoudoyer des Prêtres réfractaires, & de faire l'aumône à l'ariſtocratie.

Voyez-vous cet ancien Magiſtrat, ce ſuppôt de chicane, tout noirci d'encre, aveuglé d'ignorance & bourſouflé de prétentions, avec habit veſte & culotte doublés de requêtes, de factum, & de Mémoires qu'il n'a pas lûs ? Le voyez-vous ce pygmée d'autorité, écrire à l'Aſſemblée Nationale ſur un petit chiffon de papier, comme s'il écrivoit de camarade à camarade ? Le voyez-vous couché, veautré, aſſoupi ſur des monceaux de papier marqué, boire en riant le ſang du peuple, & donner en ronflant le meilleur ſouflet à la juſtice ? Meſſieurs du Parlement, vous reconnoiſſez-vous ? C'eſt un portrait de famille.

Voyez-vous l'adminiſtration nouvelle qui veille de toutes parts à la sûreté publique, & qui protége le Citoyen ſans lui être à charge ; la juſtice diſtributive, qui n'eſt plus l'injuſtice vénale, la juriſprudence, qui n'eſt plus la juriſdémence ? Examinez l'action de cette machine politique qui, déterminant l'équilibre & la borne des pouvoirs, n'eſt jamais ralentie, n'eſt jamais accélérée ; voyez ce reſſorts ſimples, peu nombreux, mais ſi bien

distribués, mais si bien agencés, qu'une roüe fait marcher l'autre, & que le mouvement qui se communique de proche en proche, une fois imprimé, toutes les parties obéissent de concert & sans effort, & qu'enfin, tous les deux ans le contre-poids se remonte de lui-même & sans que personne y touche. Les Départemens surveillent les Districts, les Districts surveillent les Municipalités, les Municipalités surveillent le Juge de Paix, & la LIBERTÉ les surveille tous.

Français, voilà ton gouvernement !

Voyez-vous là bas ce cochon qui dort & qui grogne ? Plaignez le sort de ce malheureux animal. Il est paralytique & goutteux; il est hydropique, asthmatique & rachitique. Il est privé de la vue; il a perdu l'usage de tous ses membres, il n'a d'un Citoyen actif que la panse; la paresse l'a rendu ladre, son embonpoint & ses maladies vont le faire crever. Voyez-vous le medecin qui lui ordonne la diette & l'exercice, & qui pour le sauver de la mort, rogne sa pitance, & vend son écurie ? Ce cochon, vous le connoissiez tous: C'étoit le Haut-Clergé de France.

Voyez-vous ce Berger, pauvre, mais infatigable, qui veille nuit & jour à la garde de ſon troupeau, qui ne s'en écarte jamais pour aller ſe divertir à la Ville voiſine, qui porte chacune de ſes ouailles dans ſon ſein, qui les protége ſans ceſſe contre les bêtes féroces, & qui plutôt que de les abandonner, ſe ſacrifie & meurt à la peine ? Ce Berger, c'eſt le bon paſteur de l'Evangile. C'eſt un BARTHE, c'eſt un PACARAU, c'eſt un MOLINIER, c'eſt le Pere SERMET !

Voyez-vous ce loup, la gueule enſanglantée, l'œil creux, le poil hériſſé, la rage au cœur, qui rôde autour du bercail pour dévorer quelque mouton ? Garde à vous, Berger, c'eſt un Ariſtocrate.

Voyez-vous cet aimable petit chien levrier, blanc comme la neige, & marqueté ſur le nez de taches noires ? Il fait des merveilles en l'honneur de la Démocratie. Au ſeul mot de conſtitution, il danſe un menuet. Mais ſi l'on profére le mot de contre-révolution, il s'arrête & montre les dents, hom, hom, hom. Lui parle-t-on de l'Aſſemblée Nationale ? Il ſe redreſſe ſur ſes pattes, leve les oreilles, ſaute de joie, va & vient, faiſant la queüe, tour-

nant le corps & careſſant tout le monde. Vive le Chien démocrate ! la France lui doit une penſion de gimblettes.

Voyez-vous ce char qui chemine un peu lentement ? Il ne ſe preſſe pas, mais il arrivera. C'eſt le char de la Conſtitution. Il porte de la marchandiſe mêlée cette fois, mais au premier voyage, on le chargera mieux. Remarquez comme il cahotte toujours du côté droit. Voyez-vous cet Ange tutélaire qui plane au-deſſus, & qui le couvre de ſes aîles ? C'eſt le génie de MIRABEAU.

Voyez-vous l'Abbé Maury, la tête à la portiere, qui crie hurhaut, quand il faut tirer à dia. Le voyez-vous cet Abbé qui dans le plus beau chemin du monde, parle toujours d'enrayer, comme s'il avoit peur d'arriver trop-tôt ? Ce cher homme, ce n'eſt pas par malice, c'eſt le plaiſir qu'il a d'être dans cette voiture ; il voudroit que cela durât toujours. On diroit qu'il a le preſſentiment que c'eſt pour la derniere fois qu'il y monte.

Voyez-vous Louis XVI qui ſuit le char à pied & qui pouſſe à la roüe, toutes les fois que le comité Autrichien jette des pierres ſur le paſſage. Courage, bon Roi, courage, n'écoute

plus les mauvais conſeils, ni les mauvais prêtres ; un petit coup d'épaule & la machine roulera.

Voyez-vous ce digne rejetton d'Henri IV, qui a remis ſon ſceptre & ſa couronne aux mains de la liberté ? Jamais couronne & ſceptre ne furent ſi brillants, ſi bien tenus. Oh ! la liberté à de l'ordre & du ſoin. On ne riſque rien de lui confier quelque choſe ; c'eſt une fille forte, elle ne laiſſe pas échapper ce qu'elle tient.

Voyez-vous ce grand arbre qui protége de ſes rameaux une famille immenſe ? C'eſt l'arbre de la Loi. Voyez-vous accourir ſous ſon ombrage le payſan, le magiſtrat, l'artiſan, le ſoldat de ligne & le ſoldat national ? Voyez le proteſtant, l'hébreu, le catholique, rapprochés, confondus, fouler aux pieds tout préjugé, abjurer tout ſyſtême, fraterniſer enſemble & ne diſputer que de civiſme.

Voyez l'habitant des campagnes dépoſer ſa miſere & ſa maigreur, pour prendre un air d'aiſance & de proſpérité, troquer ſon pain noir & ſes haillons contre un bon habit de drap & du beau pain blanc. Vive la liberté ! ce n'eſt plus un payſan, c'eſt un patriarche.

Voyez la dette publique éteinte, les impôts répartis, les arts honorés, floriſſans, le commerce

merce vivifié, les mœurs régénérées, la patrie renaissante, le bonheur public établi sur des bases inébranlables. Et l'aristocratie dans les espaces imaginaires.

Voyez l'institution nouvelle donnner aux Citoyens dès le berceau, la premiere leçon d'égalité. Voyez la France libre, triomphante & pacique, servir d'exemple à tous les Peuples de l'univers. Voyez enfin le vaisseau de l'état longtemps battu par la tempête & les orages, surgir au port au milieu des cris d'allégesse & des hymnes de reconnoissance que la nation réunie entonne avec transport, & fait monter jusqu'au ciel.

Voyez-vous l'Etre Suprême qui baisse un moment ses yeux vers la terre ? voyez-vous notre encens qui monte comme un nuage vers son trône & nos prieres qui ont trouvé grace devant lui ? Il nous contemple avec la tendre complaisance d'un pere au milieu de ses enfans ; il nous ouvre son sein, il nous appelle a lui, il nous prodigue le trésor de ses bienfaits.

Taisez-vous, prêtres menteurs, qui publiez que nous avons appellé ses vengeances & mérité les foudres de sa colere ; approchez, levez vos fronts hypocrites, & lisez dans les

regards de ce divin maître, tous les sentimens de paternité & d'amour pour ce bon Peuple que vous avez calomnié.

Prêtres de Baal, laissez-là le veau d'or, approchez de l'arche sainte, & prosternés avec repentir aux pieds du tabernacle, pour redevenir les dignes ministres du Dieu vivant, redevenez hommes ; aimez votre Patrie, aimez vos Freres, c'est le principe de tous les cultes ; & convenez, convenez enfin que le plus beau spectacle pour le ciel, c'est la terre libre.

AD MAJOREM PATRIÆ GLORIAM!

NOTES de l'Editeur.

AVERTISSEMENT, page v. Le ſieur *Dorfeuille* ſe plaint des Comédiens de *Paris*, & il a raiſon. Ce débutant avoit tellement irrité l'envie de ces Meſſieurs, que le public ſavoit alors à n'en pas douter, qu'il y avoit une cabale payée pour étouffer ſes ſuccès & le culbuter. Les gens de lettres, juges toujours impartiaux, s'apperçurent des menées, & vengerent autant qu'ils purent, l'acteur qu'on vouloit immoler. Il parut une brochure pour le défendre ; & cette brochure fut l'ouvrage de l'un des premiers littérateurs de la Capitale. D'autres firent quelques pieces de vers pour le conſoler de l'intrigue des couliſſes & réchauffer ſon courage.

VERS à M. DORFEUILLE, après lui avoir vu jouer ORESTE D'ANDROMAQUE, ſur le Théâtre de Paris.

REVELE-moi par quelle adreſſe
Ton art a fait paſſer mon cœur
De la fureur à la tendreſſe,
De la ſurpriſe à la douleur.

J'ai vu *Melpoméne* ravie,

Au front *d'Oreſte* épouvanté,
Treſſer le ſerpent de l'envie
Que ton talent avoit domté.

Faible & ſurpriſe d'elle même
Hermione alors rougiſſait
D'aimer *Oreſte* qu'elle hait,
Et de haïr *Pyrrhus* qu'elle aime.

Il n'eſt point d'honneurs ſans combats;
Suis ton ame brûlante & pure;
Tu parles comme la nature,
Malheur à qui ne t'entend pas!

Par M. St. JUST MENESTREL.

VERS à M. DORFEUILLE, après l'avoir vu dans le rôle de PHILOCTETE, qu'on lui avoit redemandé trois fois ſur le Théâtre de Paris.

D'UN héros délaiſſé dans une Iſle ſauvage,
Dorfeuil, quand tu parois la plus fidele image,
Quand tu nous fais ſouffrir l'effort de ſes douleurs,
L'homme ſenſible & vrai te répond par des pleurs,
L'envieux par des cris de rage.
Ainſi qu'un Roi toujours eſt ſuivi de flatteurs,
L'envie eſt du talent la compagne aſſidue.

Un emblême assez juste ici va t'exprimer
Comme à vaincre ce monstre, il faut qu'on s'évertue.
Lorsqu'*Alcide* avec sa massue,
De l'hydre qu'à grands coups il tâchoit d'assommer,
Ecrasoit les nombreuses têtes,
A renaître aussi-tôt les voyant toujours prêtes,
Par le feu destructeur il sçut les consumer.
Pour détruire à jamais les serpens de l'envie
L'Acteur doit employer ce moyen tout puissant;
Mais pour lui la massue est un travail constant,
Le feu, c'est celui du génie.

Par M. de LAMONTAGNE, de la ville de *Bordeaux*,
Auteur de plusieurs ouvrages Dramatiques.

DEPUIS sa retraite, le sieur *Dorfeuille*, a vu ses succès confirmés dans toute la Province, & en depit de la Comédie Française qui avoit juré sa perte, les différentes Villes où il a paru, se sont empressées à l'accueillir & à rendre justice à ses talens.

Voici des preuves non équivoques de l'effet qu'il a produit cette année même, sur les Théâtres où il s'est montré. Les pieces qu'on va lire font encore plus d'honneur à son patriotisme qu'à ses talens, & c'est ce qui doit lui rendre mille fois plus chers, ces témoignages de la bienveillance publique.

VERS à M. DORFEUILLE, par la Compagnie des Grenadiers, nº. 1, en lui offrant une Couronne à sa vingt-septième représentation sur le Théâtre de Montpellier, & en le recevant, par acclamation, Grenadier National.

LA muse qui préside à la scène tragique
Pleuroit encor la mort de son dernier époux. *
DORFEUILLE en paroissant, fait par son jeu magique,
Consoler cette muse & nous enchanter tous.
Rare & sublime Acteur, noble enfant du génie,
Il te faut aspirer à de nouveaux lauriers ;
Marche sous les Drapeaux de notre Compagnie,
Joins la palme des arts à celle des Guerriers.

* *Lekain.*

Par M. MIREUR, Grenadier.

Autres Vers à M. DORFEUILLE, reconnu bon patriote, & en cette qualité adopté par le Club de Montpellier.

IL charme l'oreille & le cœur ;
Et son talent digne d'envie,
Lui fait encor bien moins d'honneur,
Que son amour pour la patrie.

Par M***. du Club de Montpellier.

VERS à M. DORFEUILLE par un Ariſtocrate, en le couronnant ſur le Théâtre de Toulouſe, après une piece Patriotique.

CE n'eſt point un acteur . c'eſt le héros lui-même,
Par la liberté ſainte envoyé parmi nous :
Admirez du talent la puiſſance ſuprême,
Et ſoyez moins ſurpris s'il vous entraîne tous.
Il m'a converti, moi ; j'étois ariſtocrate,
A ſes accens vainqueurs, attendri, tranſporté ;
Mes amis, me voilà devenu démocrate,
Et je n'ai plus de vœux que pour la liberté.

VERS à M. DORFEUILLE, par le public de Bayonne, en lui offrant ſur le Théâtre, une couronne de laurier, après Guillaume Tell.

TELL des tyrans adverſaire implacable,
Jura de vaincre, & ſauva ſon pays.
Nous le prêtons ce ſerment reſpectable ;
Par ces lauriers que la gloire a cueillis,
Que les beaux arts, la liberté, les graces,
Sublime Acteur, t'adreſſent aujourd'hui,
Nous jurons tous de marcher ſur les traces
Du brave *Tell*, de vaincre comme lui.

Page 1. La Lanterne commençoit par ces articles qui ont été ſupprimés, on ne ſait pas pourquoi :

Voyez-vous ce tuteur & ce curateur qui diſſipent follement les biens de leur pupille, & qui lui font donner les étriviéres vingt fois par jour ? Le pupille ſouffre tout cela tant qu'il eſt enfant, mais quand une fois la barbe lui pouſſe & que la raiſon lui vient, il ſe fait émanciper. Ce pupille, c'eſt la Nation françaiſe.

Voyez-vous cet homme qui tire le diable par la queüe, & qui finit par emporter le chat ? C'eſt un Contrôleur des finances, c'eſt M. de Calonne.

Page 2, *ligne* 1..... Il ne faut pas confondre *Mde. Liberté* avec *Mlle. Licence*; l'une eſt une femme honnête, l'autre une courtiſanne débordée.

Même page, ligne 4. Ceux qui connoiſſent particulièrement M. *Deſpotiſme*, ſavent qu'il eſt manchot. De rage, il s'eſt mangé lui-même le bras droit à la priſe de la Baſtille.

Même page, ligne 9..... *Mlle. Conſtitution* eſt un prodige. Quoiqu'elle n'ait encore que deux ans, elle eſt déjà grande fille, elle court le monde, elle franchit les Alpes, les Pyrenées, les Mers ; & je ne déſeſpere pas, avec mon ami *Camille Deſmoulins*, de voir la cocarde au *Saint-Pere*, au *Grand-Turc*, *au Roi de Pruſſe*, à la *Czarine* ; & les Etats généraux de l'Europe pourroient bien ſe tenir dans une vingtaine d'années.

Page 5, *ligne* 19. La Savoye ne ſera pas la derniere à adopter notre ſainte & ſublime Conſtitution. Elle a déjà parlé de maniere à faire trembler le Deſ-

notiſme, qui a compoſé avec elle, en faiſant de petites remiſes d'impôts, en ſoulevant un peu le joug qui peſe ſur les têtes. Peuples, ne vous laiſſez pas endormir au chant de la Syrene, & ſouvenez-vous,

Qu'il n'eſt point de traité,
Qu'il n'eſt point de partage avec la liberté.

Page 6, *ligne* 8. Du côté de la Cabane du pêcheur, on nous menace d'un Bref de 88 pages. Ce Bref-là eſt un peu long. Je ſais bien quelqu'un qui ne le lira pas. Saint-Pere, nous ne ſommes plus au temps des excommunications, des Royaumes mis en interdit. Nous ſommes à l'an ſecond de la Liberté. Prenez de nos Almanachs, vous y lirez : *CONSUMMATUM EST.*

Page 7, *ligne* 21... Parmi tous ces Rois de France, la flatterie vous dira, qu'il y en a une douzaine qui ne tiennent le pilon qu'à regret, & d'une ſeule main ; n'en croyez rien, la plupart y vont à bras tendus, & pilent de tout leur cœur, de tout leur pouvoir, & malgré cela le peuple au fond du mortier crie à tue-tête : Vive le Roi ! *liſez l'hiſtoire de France.*

Page 8, *ligne* 12..... Louis XIV enfanta tous les maux de la France. C'eſt en vain que ſes panégyriſtes ſéduits par le faſte & le faux brillant de ſes actions, nous vantent ſes prétendues qualités, & cette grandeur romaneſque qu'il a imprimée à ſon régne ; je ne reconnois de Roi vraiment grand, que celui qui fait le bonheur de ſon peuple. Mauvais parent, mauvais ami, mauvais Roi ; il fit la guerre toute ſa vie, il créa le dixieme & la capitation. En vingt ans. il chargea l'E-

tât de quatorze ou quinze cent millions de rentes ; il faudroit un volume pour compter tous ſes crimes. Honnie ſoit la mémoire de ce tyran ! à bas ſes ſtatues !

Page 9 , *ligne* 17. Et ſans doute , vivent les bons Rois , & périſſent les tyrans ! quand vous allez viſiter Saint-Denis en France , quel eſt l'objet qui vous intéreſſe , qui attire vos regards ? N'eſt-ce pas le cercueil d'Henry IV ? Vous occupez-vous de la foule qui l'entoure ? Ils ſont morts , on n'y penſe plus. Quand vous allez à *Pau* en *Béarn* , & que vous approchez du berceau de ce bon Roi , de ce Roi honnête-homme , ne ſentez-vous pas un frémiſſement univerſel d'admiration, & d'amour ? Vos yeux ne ſe mouillent-ils pas de larmes douces, à l'aſpect de ce monument ſimple & ſublime? Dira-t-on, français, que vous êtes des eſclaves révoltés, qui n'aimez plus vos Rois ? Vous êtes des philoſophes , qui ſavez les apprécier. Vous ne reſpectez plus les excrémens du grand *Lama* ; mais vous adorez la vertu, par-tout où la vertu ſe trouve ; & dans un Roi comme dans un autre homme.

Habitans du *Béarn* , voulez-vous donner à la Nation , le ſpectacle le plus attendriſſant & le plus auguſte ? A la premiere fédération , portez à *Paris* le berceau d'Henry IV. Préſentez-le ſur l'autel de la patrie , à l'hommage de tous les français réunis ; & vous verrez ſi relique aura jamais excité plus de reſpect , plus d'amour plus de tranſports. Je recommande cette motion aux membres du Club de la ville de *Pau*.

Paga 10 , *ligne* 8. Voici un homme qui mérite une ſtatue à plus juſte titre que ce M. Quatorze ; c'eſt

le grand Mirabeau, & voici des Vers pour mettre au bas :

Dieu de la Liberté, c'eſt ainſi que la france
Conſacre tes bienfaits & ſa reconnoiſſance !
Au-deſſus de l'éloge, au-deſſus des honneurs,
Tu n'auras point de temple, il ſera dans nos cœurs.

En voici d'autres qui ont été faits pour le Catafalque de *Mirabeau*, dans le ſervice funèbre que les femmes de Toulouſe ont fait célébrer. Il y avoit une couronne civique au-deſſus de ces vers :

A Mirabeau, défenſeur de nos droits,
Nous décernons cette couronne ;
Elle vaut bien celle des Rois,
Puiſque c'eſt le cœur qui la donne.

DISCOURS

Prononcé ſur le Théâtre de Bayonne, par M. Dorfeuille, à la premiere nouvelle de la mort de Mirabeau. *Cet Acteur avoit pris le deuil, le premier.*

DANS ce jour où la liberté Françaiſe, appuyée d'une main ſur l'inébranlable colonne de la Conſtitution, nous montre de l'autre la tombe qui renferme le fils aîné de la Patrie, dans ce jour où le front du bon Citoyen ſe reconnoît à la triſteſſe vertueuſe qui l'aſſiége, dans ce jour lamentable où des rives du Var aux Dunes de Dunkerque, de la Meuſe aux Pyrenées,

des Alpes à l'Océan, la France entiere couverte de crêpe de la mort pouſſe des cris lugubres, & redemande au Ciel le plus grand de ſes légiſlateurs ; Citoyens de Bayonne, Français, je ne détournerai point vos regards de l'urne qui les fixe, je ne chercherai point à vous diſtraire par de vaines conſolations, & quand vous pleurez MIRABEAU, je m'arrête, & plus éloquent que tous les orateurs, je me tais pour le pleurer avec vous !. . . . .

Non ſans doute, la douleur qui me dévore ne ſe borne point aux marques extérieures de ce deuil qui obſcurcit mes habits ; ma douleur, comme la vôtre, eſt là, dans le fond de mon cœur, pour s'y nourrir en ſilence, pour y vivre éternellement.

Nous avons ſi ſouvent pleuré le trépas des Rois par étiquette ; pleurons, pleurons Mirabeau par ſentiment ! La mort d'un tel homme, Citoyens, la mort d'un tel homme, eſt un ſoleil qui s'éteint pour le malheur du monde.

Même page, ligne 25. Parmi les droits ridicules & tyranniques que la féodalité exerçoit ſur le peuple, croira-t-on qu'en *Bretagne*, il y en avoit un qui, autoriſoit le ſeigneur de retour de la guerre, à faire ouvrir le ventre à un de ſes vaſſaux, pour réchauffer ſes pieds dans ſes entrailles fumantes ? Je frémis de tout mon corps, & mes cheveux ſe dreſſent. Français, regrette donc l'eſclavage. O crime ! ô honte !.....

Pag. 11, *ligne* 15. Après l'article *Condé*, il y avoit dans la Lanterne : voyez-vous cette multitude de Calotins armés de brochures, de Bulles, de Brefs, &

cuiraſſés de pamphets ? C'eſt l'armée du Prince. Il entre en campagne. Tremblez, peuple français. Voyez-vous au haut de cette muraille, cette femme ſérieuſe & noble, qui hauſſe les épaules à cette canaille enrégimentée, qui tourne & retourne leur manifeſte, & qui finit par cracher deſſus ? Cette femme, c'eſt la raiſon.

Page 12, *ligne* 3. Quand le Parlement de *Toulouſe* eut condamné *Calas*, & que ſon innocence fut reconnue, *Mlle. Condé*, faiſoit reproche à un Parlementaire qui s'excuſoit, en lui diſant : " *Mlle.* que *voulez-vous ? Il n'y a pas de ſi bon cheval qui ne bronche* ,,. *Oui*, lui repartit la Dlle. ; *Mais toute une écurie !*

Article oublié à l'impreſſion. Voyez-vous cette petite bourgade auprès *d'Auch*, où les trois quarts & demi des habitans ſont ariſtocrates ? C'eſt la ville de *Gimont*. Voyez-vous comme une poignée de patriotes les contient dans le devoir, fait exécuter les décrets, & reſpecter la Municipalité ? Comment ſe peut-il qu'un ſi petit nombre en impoſe à un ſi grand ? Rien de plus naturel, Meſſieurs ; c'eſt le triomphe néceſſaire de la vérité ſur le menſonge, de la vertu ſur le vice. Voyez-vous les ariſtocrates de ce petit *Gimont* ſe raſſembler dans leur ſabbat infernal ? Les voyez-vous vomir au coin du feu, une chanſon impure contre l'Aſſemblée Nationale, & charger le vaudeville de colporter dans l'univers, leur blaſphême & leur bêtiſe ? Et voyez-vous que la chanſon eſt ſi mauvaiſe que perſonne ne veut la chanter ? Voyez-vous comme le public la met dans ſa poche, à côté de ſon mouchoir ? Vous devinez bien à quel uſage

on la deſtine. O conſtitution qu'il eſt heureux pour nous, que tes ennemis n'ayent pas plus d'eſprit que de courage!

Même page , ligne 23. Quand on vendit l'écurie du cochon , on y trouva pluſieurs objets très-curieux :

Le couteau de *Jean Châtel* , le poignard de *Jacques-Clément* , de *Ravaillac* , de *Damiens* , &c. , &c.

Le tranche-lard avec lequel *Samüel* coupa en morceaux ce Roi , qui étoit auſſi gros , auſſi gras , auſſi porc que *Déſeſſarts* de la Comédie françaiſe.

L'Arrêt que fit rendre au Parlement, *Henri ſecond* ; Arrêt qui ordonne de tuer les Huguenots par-tout où ils ſe trouvent.

Un gros tiſon du bûcher de l'inquiſition , qui brûloit encore par un des bouts.

La plume qui ſervit à M. *Quatorze*, pour ſigner la révocation de l'Edit de *Nantes*.

L'arquebuſe avec laquelle Charles IX tiroit ſur ſes ſujets. On avoit cru juſqu'à préſent , que cette arme appartenoit à ce Roi ; mais on a découvert les armoiries du cochon ſur la culaſſe.

La Maſſue dont un certain Archevêque fâmeux dans l'hiſtoire , étoit armé pour la cauſe de Dieu & pour la ſienne particuliere. On repréſentoit à ce Prélat , qu'il étoit défendu à l'Egliſe de répandre du ſang. *Eceleſia abhorret à ſanguine.* " Au moyen de la Maſſue , diſoit-il , je ne verſe pas le ſang des hommes , il n'y a rien à me dire ; j'élude la Loi ; JE LES ASSOMME ,,.

Il y avoit dans les appartemens intérieurs de l'écurie, de fort jolis portraits , de la main des meilleurs maîtres.

On y voyoit *Judith* , qui tüe *Holopherne ; Débora*, qui cloüe le front de *Siſara*.

Mlle. *Guimard* déguisée en vestale, qui tient d'une main la feuille des bénéfices, & de l'autre une poignée de verges.

Pour pendant, un évêque en pastel, habillé en Zéphire, qui prend des leçons de danse, poudré à blanc, & une mouche au coin de l'œil.

Un gros prieur qui vient à Paris pour se faire dégraisser, & qui prend pour médecin, Mlle. Chouchou de l'opéra ; &c. &c. &c. &c.

Page 14, *ligne* 10, l'Abbé *Barthe*, homme d'un grand esprit, homme essentiel, bon citoyen, Evêque *d'Auch*. M. *Pacarau*, , vieillard respectable, savant comme un pere de l'église. Il a été nommé à l'Evêché de *Bordeaux* à 82 ans passés. M. *Molinier* Evêque de *Tarbes* a fait un Catéchisme excellent sur la Constitution du Clergé. ce livre quoique très-profond, quoique le résultat de vastes connoissances, est fait de maniere, qu'il est à la portée de tout le monde.

Le Pere *Sermet*; bon Prédicateur, bon Prêtre, bon Citoyen, bon Ami, bon Frére ; l'Evêché de Toulouse ne la point changé. Il ne perdra jamais sa bonhomie. Quand j'ai appris sa promotion, j'ai dit dans mon transport : si je n'étois pas chrétien, je le deviendrois par admiration & par reconnoissance; dans l'ancien régime, quand je rencontrais certains Prélats, certains Archevêques, j'avois envie de me faire débaptiser. Pour citer tous les bons Pasteurs du nouveau régime, il faudroit citer un *Gobet* Evêque de Paris, un *Volfius* Evêque de *Dijon*, l'Evêque de *Beziers*, celui *d'Alby*, celui de *Cahors*, il faudroit les citer tous ; mais ils sont plus

connus par leurs vertus & leurs talens, qu'ils ne le ſeront jamais par mes notes.

Même page ligne 16. Défions-nous des Ariſtocrates, mais ne leur faiſons aucun mal; ne ſoyons pas les agreſſeurs, cela ne ſeroit pas généreux, nous ſommes les plus forts. Mais ſurveillons leurs démarches, & ſouvenons-nous de *Nîmes*, *d'Uſez*, du camp de *Jalès*, de *Montauban* & tout dernierement de *Toulouſe*, où ces Meſſieurs ont aſſaſſiné ſi lâchement nos freres d'armes, en tirant ſur eux, d'une fenêtre, à neuf heures du ſoir, à peu-près comme on tire à l'affût, ſur un lapin. *Voyez le chien Ariſtocrate, brochure en* 20 *pages, par le patriote Dorfeuille*, où l'on rend compte des événemens qui ont précédé & ſuivi cet aſſaſſinat.

Même page, article oublié par l'Imprimeur. Voyez-vous la ville de *Montauban* qui eſt dans un grand danger? Voyez-vous celle de *Bordeaux* toute entiere, qui accourt pour la défendre? Voyez-vous les *Bordelais* qui ſe diſputent à qui marchera, & le Général *Courpon* qui a bien de la peine à régler l'impatience, & l'impétuoſité patriotiques? Ce ne ſont plus des ſoldats, ce ſont des lions.

Voyez-vous un autre tableau, qui n'eſt que la copie de celui-ci? Voyez-vous cette femme honnête que des brigans attaquent au coin d'un bois? Voyez-vous ſa ſœur qui apprend ſa détreſſe? elle s'élance, arrive à temps, met les voleurs en fuite, tire ſa ſœur hors d'affaire, lui ſaute au cou, verſe des larmes de joie, & fait dans ſes bras le ſerment de l'aimer toujours.

Voyez-vous

Voyez-vous les deux sœurs qui se tiennent embrassées ? Voyez-vous ce nœud que la patrie & la reconnoissance ont formé autour d'elles ? Voyez-vous le ciel qui applaudit à leur union, & l'allégresse publique qui couronne leurs transports ? Voyez-vous, depuis ce temps-là, les brigands qui ont un pied de nez ? Ils ne soufflent plus, les marauds ; ils savent que s'attaquer à une des sœurs, c'est s'attaquer à l'autre. Citoyens, voilà notre modéle, aimons-nous comme ces deux sœurs & la Patrie est sauvée. Vive *Bordeaux* ! vive *Montauban* !

A la vue de ce tableau civique, frémissez, ennemis de *la France*, frémissez fauteurs de l'antique esclavage, frémissez, serpens de l'aristocratie ; quittez, quittez enfin la vieille peau, & rajeunissez-vous aux doux rayons de la liberté. Soleil de ma Patrie, pour la milliéme fois reçois mon hommage ! ô liberté, liberté sainte, quelle conquête nous avons faite en t'appellant sur nos bords ! Français, homme régénéré, homme arrivé aux bornes de la perfectibilité humaine, jouis de ton bonheur, jouis de la plénitude de tes facultés. Tu n'avois que cinq sens avant ta révolution ; eh bien, tu viens de conquérir le sixiéme, LA LIBERTÉ !

Page 14, *ligne* 17. Ce petit Chien levrier blanc s'appelle *Bonhomme*. Il appartient au maître de la Lanterne, il n'est pas étonnant qu'il aime la révolution.

Page 16 *ligne* 15. Fraterniser avec des hommes de differens cultes ; recevoir d'eux un sceau éternel d'alliance & d'amitié ; enfin se lier réciproquement par les nœuds les plus honorables de l'espece humaine ; le patriotisme & l'égalité ; c'étoit là ; dans l'ancien régime ;

me de ces difficultés insurmontables, où la philosophie elle-même étoit forcée d'échouer avec toutes ses lumieres. Maintenant, grace au jour fortuné qui vient d'éclorre, cette alliance, cette fraternité n'est qu'un principe naturel & nécessité par le nouvel ordre de choses qui s'établit pour le bonheur de l'humanité.

Tourmenter les mortels pour des opinions religieuses, & sous prétexte de vouloir mettre de l'uniformité dans les sentimens qui n'en sont pas susceptibles, diviser la famille entiere de l'état pour mieux dominer l'individu, c'étoit la maxime favorite du despotisme; mais au contraire, rapprocher, réunir les hommes, & laisser à chacun sa doctrine, ses usages, ses révélations, en un mot, régner par les lois & non par l'intolérance, c'est le propre, c'est l'essence de la liberté.

Le cœur de l'homme est un lieu de franchise inviolable; en vain la superstition, en vain le despotisme armeroient-ils un million de bras pour asservir la pensée; l'homme est roi dans sa conscience, & son jugement est là qui porte le sceptre.

Le législateur prudent & vertueux ne s'occupe que de de ce que sont les hommes, & non de ce qu'ils pensent; & tout Citoyen utile & sage est libre dans un état bien gouverné.

Que Dieu juge le culte, & l'homme la vertu!

Je me transporte dans le Club du *Saint-Esprit* près *Bayonne*. J'y vois se réaliser le tableau de cette tolérance, de cette liberté d'opinions. J'y vois les Chrétiens & les Juifs, réunis fraternellement, sans distinction; l'E-

vêque de *Dax* à côté du Rabbin & l'autel de la Constitution au milieu de tous. Dans le Club des Jacobins de *Toulouse*, je vois un Pontife catholique embraſſer un miniſtre Proteſtant, le ſerrer contre ſon ſein, & lui dire : „ *mon frere ; au nom de la Patrie, oubliez le fanatiſme de nos peres ; que la tendreſſe de leurs enfans efface à jamais dans votre âme le ſouvenir de leurs crimes* „. Dans ces momens impérieux où le patriotiſme qui m'environne, domine, aggrandit toutes mes facultés, j'ai peine à croire que les enfans d'une même Patrie, ne ſoient pas les enfans d'un même Dieu. Si cette illuſion eſt contraire à nos ſaintes maximes, qui que vous ſoyez, ne me l'arrachez pas ; elle eſt chere à mon cœur, elle charme quelques minuttes la miſere de ma condition humaine, elle embellit le rêve de ma vie ; & d'ailleurs le maître ſuprême pourroit-il s'offenſer, ſi par-tout où je vois la vertu, je crois auſſi le reconnoître, & ſi l'amour de l'humanité augmente en moi le ſentiment de ſa toute puiſſance. C'eſt arriver à lui par une erreur, me direz-vous ? Eh bien, cette erreur eſt encore un hommage, & la ſenſibilité eſt le culte qui convient le mieux à ma faibleſſe.

Fin des Notes.

Je ne puis réſiſter au plaiſir de citer au public quelques morceaux, pris au haſard, d'un Poëme fort peu connu, & qui m'ont ſemblé frappés au coin du génie. Ils ont d'ailleurs quelque rapport avec la Lanterne. Ce poëme eſt *organt*, en 2 vol. & en vers de dix ſyl-

labes ; qui a paru 3 ou 4 mois avant la révolution. Voici comme on y peint la sottise, *Chant* VI, *page* 88, *vers.* 19.

L'on vit en l'air paroître la sottise ;
Ce vieil enfant, à chevelure grise,
A d'une main la crosse d'un prélat,
Mître à son chef, & sur le dos un bât.
Roi, citoyen, à la Cour, à la Ville,
Ce vil prothée est admis en tous lieux ;
Prélat, Ministre, & courtisan habile,
Ce Dieu caffard, avide, industrieux,
Bénit, cabale, & se glisse en reptile.
Il tonne à Rome au haut du Vatican ;
Chargé de fers, on le voit rire en france ;
Sous un despote il tremble dans Byzance,
Soumis & fier, esclave & tout puissant,
Toujours le même, & toujours différent,
Son empire est celui de la nature.
. . . . . .
Dans les replis de sa robe azurée,
Brilloient en l'air d'un infernal éclat,
Priape en froc, & l'intrigue en rabat,
L'hypocrisie à la langue dorée,
Dogmes, erreurs, vertiges, préjugés,
Faux points d'honneur, l'un par l'autre égorgés,
Près d'elle étoit ce spectre de fumée,
Nommé *la Gloire* ; il tenoit un laurier
Que poursuivoient le cuistre & le guerrier ;
Devant leurs pas marchoit la Renommée. &c. &c.

Voici le tableau d'une Cour corrompue, & d'une

adminiſtration perverſe : *chant* XVI, *pag.* 100, *vers.* 7.

L'état faiblit, & les lois ſans vigueur
Reſpectent l'or du coupable en faveur.
. . . . . .
Et les ſueurs & les pleurs des Provinces,
Mouſſent dans l'or à la table des Princes.
La Loi recule, & le crime inſultant
Broye en triomphe un pavé gémiſſant.
. . . . . .
La Cour n'eſt plus qu'un dédale de crimes ;
Et tour à tour triomphans & victimes,
Dupes des rêts par eux-mêmes tendus,
Flattés hier, aujourd'hui confondus,
Tous ces tyrans, aſſis ſur une boule,
Sont un torrent qui bouillonne & s'écoule.
. . . . . .
Il oublia ; par mégarde, je croi,
Qu'il étoit homme, & ne fut plus que Roi.
C'eſt n'être rien. Eh ! qu'eſt-ce donc qu'un trône ?
Ce n'eſt qu'un bloc où chacun peut s'aſſeoir ;
J'aimerois mieux le ſopha d'un Boudoir.
Un trône au cul ne meſſied à perſonne.
Un Roi tout court eſt un ſaint ſur l'autel,
Un ſaint de bois, qu'on appelle immortel.

Chant III ; page 39.

Je veux bâtir une belle chimère ;
Cela m'amuſe & remplit mon loiſir.
Pour un moment, je ſuis Roi de la Terre ;
Tremble, méchant, ton bonheur va finir.
Humbles vertus, approchez de mon trône ;
Le front levé, marchez au près de moi ;

Faible orphelin, que le mal environne....
Mais à ce mot, mon erreur m'abandonne ;
L'orphelin pleure, Ah ! je ne suis pas Roi !
Si je l'étois, tout changeroit de face ;
Du riche altier qui foule l'indigent,
Ma main pesante affaisseroit l'audace,
Terrasseroit le coupable insolent,
Eleveroit le timide innocent,
Et peseroit, dans sa balance égale,
Obscurité, grandeur, pauvreté, rang.
Pour annoncer la Majesté Royale,
Je ne voudrois, ni gardes, ni faisceaux,
Que *Marius* annonce sa présence
Par la terreur & la clef des tombeaux ;
Je marcherois sans armes, sans défense,
Suivi des cœurs, & non pas des bourreaux.

TABLEAU du Palais Royal, avant la révolution. *Chant* VIII., *page* 113.

En lettres d'or on voit au frontispice :
L'*extravagance habite dans ces lieux.*
Organt sourit, & se dit sans malice :
„ Je lui connois des temples aussi beaux
„ Dans l'univers „. En prononçant ces mots,
Il admiroit ce bisarre édifice,
Etincelant d'un million de flambeaux.
Sous un portique, il vit nombre de sots
Qui venoient là de l'un & l'autre pôle,
Chercher les arts, le goût, le bel esprit,
Et le bonheur, qui s'appelloit *vérole*.
Ici la haîne à la haîne sourit ;
Là j'apperçois courtisannes tannées,
Tombeaux blanchis : ces roses surannées
Vendent aux gens la mort qui les nourrit ;
Jouant l'amour, ses saveurs & sa flamme,
Le front serein, la rage au fond de l'âme,
Donnant un cœur pour un morceau de pain.
Là la richesse au pauvre tend la main.
Les yeux hagards, ici rode l'envie,
Nouveau Tantale, on la voit qui poursuit
Un affiquet, un caroſſe, un habit.

Ici l'orgueil, là la coquéterie ;
L'œil de côté, l'abord doux & flatteur ;
Le vermillon lui tient lieu de pudeur.
Là des Prélats, Hermites du bel air,
Et que l'on croit dans le monde au désert ;
Là des soucis qui se pâment de rire ;
Là des rimeurs, haves, secs, effarés,
Dont la faim seule a causé le délire ;
Là la vertu sous des haillons soupire ;
Là des faquins & des forfaits dorés. &c., &c.

Description d'un Couvent, *Chant* VII, *pag.* 117.

Derriere un bois, muette solitude,
Loin des mondains & de l'inquiétude,
Quelque traitant, de ses tardifs remords
Bâtît au ciel un couvent sur ces bords.
Une stupide & froide pénitence,
Là des frocards a renté l'indolence.
„ C'est donc pour eux que l'avare intérêt,
„ Lavant ses mains dans un autre forfait,
„ S'est engraissé de meurtres, de victimes,
„ Pour soudoyer à jamais d'autres crimes !
„ Quelques tondus payent-ils les malheurs
„ Des innocens dont ils boivent les pleurs ? „
Antoine Organt, en parlant de la sorte,
Jà du moutier découvroit la grand'porte,
Où s'élevoit sur la croix expirant,
Un Dieu pour nous chaque jour renaissant.
Organt arrive ; il entre au monastere.
Près de la porte étoit un vieux tilleul,
Dans ce séjour, vénérable lui seul.
Le *Spadassin* trouva là grande chere,
Et l'avant goût des biens du paradis.
Ces gros reclus, de vin muscat fleuris,
En le voyant sont saisis d'épouvante.
Pere *Anaclet* vint au-devant de lui.
A chaque pas, sa bedaine branlante,
Rebondissoit sur la terre tremblante,
Il se courboit sur un mobile appui ;
Mille rubis, de couleur éclatante,
Etinceloient sur son nez montueux,
Et son menton, sur un pourpoint crasseux,

Se promenoit à replis onctueux. &c. &c.

Chant XIII, *page* 49.

. . . . . Le temple du deſtin.
Le temps hardi l'a conſtruit de ſa main ;
D'un bois pareil à celui de dodones.
Le dôme, peint de l'hiſtoire des ans ;
Eſt ſuſpendu ſur autant de colonnes,
Qu'il doit couler de ſiécles différens.
Chacun d'entr'eux, aſſis ſur une roüe ;
Dans le ſilence obſerve le néant :
A côté d'eux la fortune ſe joue,
Et le palais s'écroule à chaque inſtant.
Pere ; vautour, & tombeau de lui-même ;
Le temps, un pied dans l'éternelle nuit,
A chaque inſtant meurt & ſe reproduit.
Sa longue faux, triſte & cruel emblême ;
Par un des bouts offre un fer émouſſé,
Languiſſamment tourné vers le paſſé,
Et l'autre bout frappe, renverſe, & foule
De l'avenir le trône qui s'éboule.
Les paſſions, dans leurs bras ſéduiſans
Cherchent envain à retenir le temps ;
Impétueux, il vole avec audace
Parmi les fleurs mourantes ſous ſa trace.
Les champs voiſins ſont par-tout hériſſés
De vieux tombeaux, & de ſceptres briſés. &c. &c.

FIN.

Ce Poëme ignoré ſe vend chez *Broulhiet*, Imprimeur & Libraire, rue Saint-Rome à Toulouſe.